

→ Cyclade pègrine de la Franche-Comté à la Judée

# Les deux lièvres et la tortue

Je me suis remis en selle, il y a 25 ans, pour combattre l'anxiété née d'un sevrage tabagique et suis tombé, sans culpabilité, dans une nouvelle forme de dépendance. Vies familiale et professionnelle obligent, ma pratique du vélo a dû se limiter, au cours de ce quart de siècle, à une cinquantaine de sorties par an avec, inoubliables cerises sur ce maigre gâteau, deux voyages à Compostelle et un troisième à Assise. Ayant obtenu une préretraite deux ans après le début de ce siècle, j'ai pu m'adonner plus librement à mon sport favori en rêvant de voyages au long cours avec une prédilection pour le tour de la Méditerranée.



▲ Cyclos bulgares à Svilengrad (Bulgarie).

J'étais dans cet état d'esprit lorsque Michel, ami depuis trente ans, me présenta, au début de l'été 2005, Jean-René, un de ses vieux copains, qui cherchait des compagnons pour faire route avec lui, à vélo, jusqu'à Jérusalem, en 2006. Je fus d'emblée séduit par ce projet de pérégrination vers la Terre Sainte mais, dans les mois qui suivirent, le doute, conforté par mon entourage, s'employa à saper mon bel enthousiasme. La voix de la sagesse disait : «À ton âge (j'ai la carte Senior), sous un soleil

implacable (juillet/août), c'est un défi suicidaire de se lancer pour faire 5 000 kilomètres à travers des pays où la violence est endémique». Mais la voix d'Ulysse, celle qu'entendent les êtres épris d'aventure, m'incita à relativiser le principe de précaution et à cultiver en moi ce grain de folie sans lequel la vie n'a aucune saveur.

Ayant défini les modalités de ma préparation physique, mentale et spirituelle, je donnai mon accord à Jean-René en janvier 2006, vingt-cinq ans jour pour jour après avoir

écrasé ma dernière cigarette. Les mois qui suivirent furent consacrés à la consolidation du groupe, à un affinage de l'itinéraire et à la préparation du matériel. Pour n'évoquer que le premier point, le peloton, potentiellement fort de six voyageurs, se mua, au fil des semaines, en un « gruppetto » de trois irréductibles résolus à pédaler jusqu'à la Ville Sainte pour deux d'entre eux et jusqu'à Istanbul pour Frédéric, le troisième homme, qu'une activité libérale contraignait à rejoindre son poste début août.

«À ton âge (j'ai la carte Senior), sous un soleil implacable (juillet/août), c'est un défi suicidaire de se lancer pour faire 5 000 kilomètres à travers des pays où la violence est endémique».





SÉQUANIE, HELVÉTIE, ITALIE : De la première étape, le 8 juillet, à la dixième, le 17.

## Des montagnes, des lacs, une lagune et... des camions



▲ Sommet du Simplon (Suisse).

C e 8 juillet 2006, les neuf coups martelés par notre Comtoise me donnent le signal du départ pour ce périple de deux mois. Quittant Besançon entre Doubs et citadelle, je m'élève graduellement vers le plateau en pensant avec émotion à mes proches, désarmés par la perspective de cette longue absence. J'effectue cette première étape en solo car mes compagnons sont partis de Dijon et roulent vers Censeau, aux confins du Jura, où nous devons nous retrouver ce soir. Pour m'y rendre, par des routes quasiment désertes, je traverse une région où la nature est généreuse : pâturages à l'herbe drue peuplés de belles montbéliardes, sombres forêts de conifères barrant l'horizon, eaux courant entre les saules ou jouant les miroirs, comme la Loue à Cléron pour refléter le superbe château. Ces vastes étendues, riantes en période estivale, mais inhospitalières en hiver, ont incité les hommes à regrouper leurs fermes monumentales aux toits démesurés dans de rares villages, autour d'austères églises qu'égayent des clochers chapeautés de tuiles vernissées.

Déservillers, Levier... côte après côte j'approche des plateaux du Haut Doubs. En milieu d'après-midi apparaît à l'ouest la masse sombre de la forêt de Joux. J'en longe la lisière jusqu'à Censeau où Jean-René et Frédéric viennent d'arriver à l'Hôtel du

Centre. J'ai rencontré deux fois le premier et n'ai jamais vu le second. Nous aurons le temps de faire connaissance !

Le lendemain, à la fraîche, notre trio met le cap sur la frontière helvétique. Le soleil levant irradie les bancs de brume bleutés qui flottent sur des pâtures où paissent des chevaux. La route s'élève vers Chantegrue avant de traverser le Doubs, tout proche de sa source, qui se dirige vers le lac de Saint-Point. À cette heure matinale, Métabief dort

encore au pied de son réseau de télésièges au chômage. Nous quittons la France à Vallorbe et, profitant de la gravité, dévalons vers le lac de Genève, d'abord par la nationale, puis par une voie plus agreste. Voici Lausanne où des familles endimanchées se pressent dans les restaurants de la rive du Léman. Nous nous insérons dans le trafic très dense qui emprunte la corniche vers le Sud-Est, avant de faire relâche sur un banc du port de Lutry. Requinqués, nous longeons le spectaculaire vignoble en terrasses montant à l'assaut du versant jurassien et saluons le Mont-Pèlerin qui domine Vevey de ses 810 mètres.

À Montreux, le festival bat son plein et la ville souffre de thrombose. Nos vélos, caparaçonnés de volumineuses sacoches, se révèlent inaptes au gymkhana et c'est par le sentier piétonnier qui longe le château de Chillon que nous arrivons à Villeneuve. Les festivaliers ont investi le camping et nous

acceptons sans rechigner un « emplacement-confetti » coincé entre deux bungalows et qui reçoit « cinq sur cinq » les centaines de décibels crachés par un dancing en plein air implanté juste derrière la haie de clôture.

La faim nous pousse vers une pizzeria foraine où des dizaines d'Italiens, massés devant un écran géant, testent leurs cornes de brume en attendant que débute la finale de la Coupe du Monde. La tension grimpe en flèche au fil du match et atteint son paroxysme lors du « coup de boule » de Zizou. Trahis par notre langue dès le début, nous n'aurions pu éviter le lynchage sans la victoire de l'Italie. Cette nuit-là, les concerts de klaxons et l'obsédant « staccato » provenant d'une voie ferrée toute proche se liguent pour empêcher tout sommeil réparateur.

Nous quittons le Léman entre Vaud et Valais par la plaine marécageuse que sillonne le Rhône et franchissons, après Saint-Maurice, l'étroit défilé dans lequel le fleuve se faufille au pied des Dents du Midi. À Martigny, où la vallée dessine un angle droit, on franchit la Dranse, juste avant son confluent, sur un pittoresque pont couvert placé sous l'altière surveillance de la tour de la Bâtiâz. En amont, nous fuyons la N9 pour nous réfugier sur des pistes cyclables, tantôt longeant le Rhône qui roule ses eaux d'un vert laiteux entre de disgracieuses berges en béton, tantôt traversant de riches vergers où la luminosité typiquement méditerranéenne magnifie pêches et abricots. Profitant, elle aussi, du micro-climat valaisan, la vigne escalade les rocaillieux versants exposés au sud. Au bout de fastidieuses lignes droites, Sion offre à nos regards ses deux forteresses haut perchées, Sierre son pierrier préhistorique et Visp ses hautes maisons jaunes et ocre.

La mise en train face au soleil levant nous conduit à Brig, qui s'éveille au pied de son château, où nous obliquons vers le Midi pour nous hisser sur nos lourdes machines au sommet du Simplon. Je monte avec Frédéric à 8 kilomètres-heure et nous faisons halte lorsque se présente un balcon panora-



▲ Camping de Villeneuve (Suisse).

mique, pour jouir du paysage et attendre Jean-René, plus lourdement lesté, qui grimpe avec les yeux rivés sur son cardio-fréquencemètre. La route suit les gorges de la Saltine jusqu'au viaduc de Ganter qui les enjambe. L'ouvrage d'art est fermé au trafic montant et nous sommes déviés par l'ancienne route qui décrit un arc en longeant le relief avant de rejoindre le Gantertal et sa forêt de pins. Plus haut, dans les tunnels qui se succèdent, les traînées des lourds camions nous ballottent comme fétus de paille.

La récompense nous attend au sommet d'où l'on découvre un chaos minéral à couper le souffle, un souffle que l'on a soigneusement ménagé lors de la longue ascension. Basculant vers le versant sud, nous dévalons à travers les alpages qui tapissent la combe inférieure du Simplon, avant d'entrer dans les gorges de Gondo étran­glées

entre deux vertigineuses murailles de granit. L'Italie nous accueille au seuil du val Divedro avec un föehn soutenu qui ralentit notre progression vers Domodossola. Aux confins du Piémont, nous dressons le camp à Mergozzo dont les maisons roses et sépia bordent un petit lac aux eaux sombres.

Le petit matin nous trouve à Verbania, sur la corniche du lac Majeur plantée de somptueuses villas tournées vers les îles Borromées. Vue de l'arrière du bateau qui navigue vers Laveno, cette «reine du lac» offre aux passagers un tableau enchanteur. Nous parcourons maintenant le nord de la Lombardie entre lac de Varese et Monte Campo Dei Fiori, région où la route se plie aux multiples caprices des plissements préalpins. Passée Varèse, la S342 file vers Côme, abritée au fond de sa baie, dans un décor cher à Stendhal. Nous goûtons l'harmonie de son lac sans rides bordé de versants abrupts. La fin du parcours conduit à Merone, près du lac d'Alserio. Nous payons ici une erreur d'itinéraire nous contraignant à redescendre des pentes que nous venions de conquérir mètre après mètre.

Enfin une étape de plaine, nous réjouissons-nous ce matin-là, avant de déchanter au fil de la journée. Si la route est roulante, elle est d'une désespérante monotonie et traverse d'ennuyeux villages asphyxiés par le défilé incessant d'assourdissants camions qui nous poussent vers le bas-côté à grands coups de klaxon rageurs. Mais la silhouette de la Citta Alta de Bergame, le délicieux risotto dégusté sur la Piazza della Loggia à Brescia, et la sereine beauté du lac de Garde, nous aident à combattre ce début de désenchantement.

Cap sur la Vénétie et Vérone où chacun de nous, Roméo moderne, téléphone à sa Juliette tout en sirotant un merveilleux cappuccino à l'ombre des arènes. Court instant de grâce avant de nous replonger dans l'univers impitoyable de la S11 où tous les semi-remorques d'Italie semblent s'être donnés

rendez-vous. Déjà scabreuse en ligne droite, la cohabitation avec ces mastodontes devient périlleuse dans les carrefours. J'en fais la triste expérience ce jour-là : dépassé de trop près par un chauffard impatient sur une bretelle d'échangeur, je touche le rail «d'insécurité» et choisis sur la chaussée sans avoir pu déchausser. Le mollet gauche n'a pas apprécié ce mauvais traitement et exprime franchement sa souffrance. Les minutes qui suivent, celles du bilan, sont angoissantes : si la marche éveille une vive douleur à chaque pas, le test de pédalage est plus rassurant. La jambe, déjà enflée, proteste, lors de la phase d'appui, mais ne refuse pas tout service.

C'est «piano» que nous gagnons et traversons Vicenza par le corso Palladio bordé de palais réalisés par ce génial architecte du XVI<sup>e</sup> siècle. Toujours escortés par une procession de trente-huit tonnes, nous atteignons Padova et l'hôtel «Mignon». En ce jour de Fête nationale française, le «vino bianco frizzante» nous réjouit le cœur.

Bien qu'handicapé par la lésion musculaire, j'écarte toute idée d'abandon et mon moral remonte pendant que nous longeons la charmante Riviera di Brenta parcourue par des embarcations qui vont vers la lagune, ou en viennent. Nous la suivons jusqu'à Fusina d'où partent des vaporetto pour Venise. Notre projet d'y embarquer avec les vélos tombe à l'eau, car la sérénissime ne tolère pas les deux-roues, et nous restons sur la terre ferme.

Mobilité réduite oblige, je renonce à visiter la Cité des Doges - que je connais - et consacre ce quartier libre au repos, propice à un «flash-back» sur la semaine écoulée : l'entente cordiale a régné entre nous et l'atmosphère au sein du trio a été empreinte de générosité et de courtoisie, vertus qui permettent l'harmonieuse cohabitation de nos différences. Pour résumer, on pourrait parler de l'alliance des deux lièvres et de la tortue. Jean-René, l'ingénieur, et Frédéric, l'architecte, ont un «GPS» sous le casque ; ils mémorisent la carte d'un seul regard et s'orientent à coup sûr dans les villes sans aucun plan. Le premier consulte les «mails» sur son téléphone au feu rouge et le second prend des photos en roulant. Le matin, ils harnachent leurs montures en moins d'une minute et leur vélocité sur le plat rendrait malade un capitaine de route «Audax». Et pourtant..., pourtant ils me prennent comme je suis, lent et contemplatif, acceptant de bonne grâce que le temps conquis à force d'efficacité soit recyclé en patientes attentes puisque, au bout du compte, nous arrivons ensemble à l'étape.

Ce soir-là, nous dînons et échangeons avec Steven, un jeune cyclo bâlois qui se donne un an et demi pour aller le plus loin possible vers l'Est.

Le panneau «Malcontenta» marque l'entrée de l'affreuse zone industrielle de Mestre. Par romantisme, j'imagine que ce toponyme traduit la mauvaise conscience de ceux qui ont laissé ancrer aux rives de

## LE LAURÉAT

Jean-Marc Belin, membre individuel de Versailles tient à dédier cette récompense à « Marie Noëlle, son épouse pleine de mérites, qui a vécu deux mois d'inquiétude ainsi qu'à Jean-René et Frédéric, ses valeureux compagnons de route. » Le voyage, qu'il nous conte est une longue route vers Jérusalem et un itinéraire personnel vers une nouvelle vie ponctuée de voyages à bicyclette.



la plus belle lagune du monde cette nef monstrueuse aux mâts bariolés de rouge et de blanc. En contraste, le centre de la cité, presque coquet, paraît offrir un plaisant cadre de vie.

Azimut Nord-Est sur une route arborée qui court le long d'un canal à quelques encablures de la lagune puis vers Santa Dona di Piave, associée, dans mon souvenir, à de goûteux panini. De longues lignes droites, sur une digue dominant des marécages parsemés de grosses fermes à l'abandon, nous conduisent à Caorle où se balancent des chalutiers pimpants comme des jouets. Il n'y a qu'un pas du camping ombragé à la plage et je le franchis en claudiquant pour me jeter dans l'Adriatique.

Ce matin-là, Frédéric part avant l'aube pour rendre visite à des parents frioulans. Nous le retrouvons à San Giorgio di Nogaro au terme d'un parcours tellement ennuyeux que, lors d'une halte, le «Gitane» de Jean-René se laisse choir de désespoir dans un profond fossé.

Mais le paysage prend du relief lorsque les Alpes Carniques apparaissent au Nord. Nous atteignons à Duino la corniche qui, du haut de blanches falaises, domine le majestueux golfe de Trieste avant de s'incliner pour rejoindre la ville. Là, Francesco, un ami de Frédéric, nous prend à bord de son «Arpège» pour une délicieuse baignade au large puis nous fait longer le front de mer face à la Piazza Unita dell'Italia qu'encadrent trois palais 1900 de style autrichien.

Le soir, Mireille, épouse de notre skipper, nous prépare un repas typique avec spaghetti al dente et prosciutto de San Daniele. Le ciel nocturne est superbe au-dessus du Yatch Club Adriatico lorsque nous rejoignons le voilier pour y dormir.





SLOVÉNIE, CROATIE, BOSNIE, SERBIE, BULGARIE : De la onzième étape, le 18 juillet, à la vingt-cinquième, le 2 août.

## Encore des montagnes, des rivières, et un souci très relatif de l'environnement



▲ Senj (Croatie).

**N**ous quittons vite le niveau de la mer par une longue côte en lacets qui débute au centre-ville. L'échauffement dure jusqu'au bord du plateau, proche de la frontière slovène, où l'on entre dans une région tourmentée, couverte d'une forêt aux essences variées. Mais d'ours point. Ils ont émigré dans les Pyrénées.

Déjà la Croatie et les premières boulettes de viande, qui, sous des formes et des noms divers, constitueront notre ordinaire tout au long du voyage. L'altitude oscille autour de 500 mètres jusqu'au début du toboggan descendu tout schuss vers le fond du golfe du Kvarner. On est d'emblée frappé par l'heureuse alliance du sol, presque blanc, et de la mer, bleue de cognac, mais plus encore par les chancres industriels qui ont investi le rivage, telles les cheminées de Rijeka ou la raffinerie qui asphyxie le ravissant bourg de Bakar blotti au fond de sa crique. Soirée exo-

tique au camping de Kraljevica où les disciples locaux de Krishna tiennent congrès et se promènent en tenue réglementaire - celle des femmes est très élégante - en psalmodiant des versets du Mahabharata.

Un démarrage en côte, à froid, pour rejoindre la route en corniche, et la première panne - pied de valve sectionné - sont les prémices d'une rude journée. Nous mangeons notre pain blanc le premier en parcourant la riviera de Crikvenica, chapellet de stations balnéaires surpeuplées dont l'horizon est borné par l'île de Krk.

Après Senj, charmant port de pêche dominé par la forteresse des Uskoks, nous quittons le littoral pour escalader la croupe nord des monts Velebit : aux rocaillies surchauffées par un soleil de début d'après-midi succède une forêt de feuillus qui ne projette pas d'ombre mais distille un soupçon de fraîcheur. De loin en loin, sous des parasols, des paysannes au teint bistre proposent aux chalands du vin, du miel et des fromages.

Du col Vratnik, balcon à 700 mètres, la vue porte, par-delà les îles, jusqu'à l'Istrie. Plus loin, au cœur d'une région bucolique et sauvage, on arrive à Otocac, sur la rivière Gacka, dont l'église, rose bonbon, est coiffée d'un élégant bulbe.

Ce soir-là, nous sommes particulièrement préoccupés par le développement du conflit au Proche-Orient et par l'hypothèque que l'actualité fait peser sur la suite de notre pérégrination.

Succédant à une zone de vastes prairies ondulées, le Parc National de Plitvice offre au voyageur, dans un cadre forestier acci-

denté, son escalier de seize lacs dont les eaux, nuancier de tous les verts, cascaded de l'un à l'autre sur des barrages de travertin.

Encore sous le charme, nous pénétrons en Bosnie et traversons Bihac avec son petit centre historique boisé et son mur d'enceinte. Là, pour la première fois, nous côtoyons de sveltes minarets dressés vers le ciel lumineux.

Vers l'Est, la Una, rivière vivante, paradis des baigneurs et kayakistes, coule dans une étroite vallée, entaillée dans la montagne au pied de laquelle route et voie ferrée jouent à sautemouton sur des passages où les rails en saillie font tressaillir nos pauvres montures. Est-ce un rapport de cause à effet ? Jean-René perçoit maintenant un bruit suspect que l'on interprète comme une faiblesse de la roue arrière. À Bosanska Krupa dont l'église, portant les stigmates d'un intense mitraillage, voisine avec une gracieuse mosquée, un cafetier aux doigts d'or rééquilibre la tension des rayons.

Encore un bout de chemin en compagnie de la Una avant de remonter son affluent, la Sana, sur la RN4. Jean-René roule en tête lorsque deux voitures venant en sens inverse entreprennent un dépassement et foncent droit sur lui. Il freine et se déporte sur le bas-côté. Trop près, trop vite, trop tard, je touche sa sacoche et me « plante » en beauté. Je suis à terre lorsque les voitures, qui roulent encore à gauche, passent à ma hauteur.

Plus de peur que de mal mais l'émotion m'a coupé les jambes et j'ai du mal à soutenir le train jusqu'à Banja Luka. Capitale de la Republika Srpska, à majorité bosno-serbe, qui bénéficie d'une large autonomie, deuxième

*«Une forêt de feuillus distille un soupçon de fraîcheur»*

ville du pays, dont toutes les mosquées ont été rasées pendant la guerre, Banja Luka est quadrillée par de larges avenues bordées d'arbres. C'est sur l'une d'elles que nous croisons des anciens combattants aux uniformes dépareillés défilant, drapeaux en tête, en braillant un chant patriotique.

En route vers l'amont de la Vrbanja, que nous quittons pour franchir, par une rampe régulière et bien revêtue, les monts Uzlomac Borja au Solila pass. Au sommet du col, dans un décor sylvestre, une auberge nous accueille. La patronne nous commente en serbe un menu écrit en cyrillique. Jean-René passe commande en panachant allemand et langage des signes. C'est gagné, on nous sert des truites géantes tandis qu'une radio déverse sur nous des flots de musique. Hélas, ce n'est pas du Schubert !

Changeant de versant, la route se calque sur le cours de l'Usora. Pour sortir de la vallée vers le Sud, il faut franchir de rudes coteaux avant d'arriver à Tesanj dont nous visitons l'hôpital, bénéficiaire, pendant la guerre,



▲ Kraljevica (Croatie).

de l'aide apportée par une association à laquelle Jean-René appartient. Monsieur Muslic nous accueille à la Pension Tourist. Il a de la prestance et une certaine raideur lorsqu'il nous sert, avec style, un succulent dîner, vêtu d'une chemise blanche éclatante et portant serviette sur le bras.

Le maire de Tesanj nous honore de sa présence lors du départ matinal mais le journaliste de la gazette locale, chargé de couvrir l'événement, a oublié de mettre son réveil. Rapidement, la route de Novi Seher, jaune sur la carte, se mue en piste forestière sur laquelle nous nous élevons de 500 mètres en louvoyant entre les ornières. Le bitume à peine retrouvé, nous optons pour un chemin de montagne permettant d'éviter un long tunnel routier. Profil en escalier, pierres qui roulent, tous les ingrédients sont réunis pour un numéro d'acrobatie, qui, à la descente, frise la virtuosité. Un nouveau tunnel se présente, dont le contournement est possible par une route buissonnière qui longe un méandre de la Bosna. Dans le coude, haut perchée, une noire forteresse contrôle le passage depuis le Moyen Âge.

À Zenica, sanctuaire de l'urbanisme titiste, nous sommes moins sensibles aux charmes de l'architecture socialiste qu'à la vision de désolation offerte par la zone industrielle où les usines en activité, totalement délabrées, semblent désaffectées. Vers l'amont, la Bosna, symbole du pays auquel elle a donné son nom, accélère sa course pour ne pas voir les bouteilles en polyester saturé, les sacs noirs en polyéthylène et les décharges sauvages qui prolifèrent sur ses rives.

C'est devant un demi de Sarajevo et un immense écran plasma que nous assistons à l'arrivée du Tour de France.

La brume qui monte de la Bosna et l'épaisse fumée que crache une centrale thermique au charbon se mélangent au-dessus de Kakanj pour plonger la région dans un «smog» londonien. À l'approche de Sarajevo, les villages s'égrènent le long de la route, de plus en plus rapprochés. La ville martyre se terre au fond d'un cratère cerné par les montagnes qui l'enserrent. Pour la découvrir, il faut se hisser jusqu'à la ligne de crêtes par une rampe sévère dans laquelle ahanent de vieux camions poussifs. Construite sur les rives de la Mijacka, la capitale bosniaque s'étend d'Est en Ouest au fond de la vallée et élargit son emprise en escaladant les flancs des reliefs qui la dominent.

Ottomane, austro-hongroise, yougoslave, croato-musulmane, Sarajevo a vu cohabiter pacifiquement pendant des siècles des fidèles des trois religions monothéistes. Pour la première fois, nous tombons sous le charme de l'Orient dans le vieux quartier turc de Bascarsija, avec ses petites maisons en bois, ses mosquées, ses medersas et son bazar où l'on croise des femmes voilées et des hommes portant le fez.

26 juillet : cette journée est placée sous le signe des tunnels. Tôt le matin, nous traversons ceux qui ponctuent la montée du Vitez Pass à l'est de Sarajevo. La haute vallée de la Praca offre des paysages typiques de la Bosnie profonde avec ses fermes décrépites disséminées dans de riches prairies où sont érigées, autour d'un mât central, des meules de foin en pain de sucre.

À la sortie d'un village, la route revêtue s'interrompt et fait place à une piste, parsemée de cailloux concassés. Alors que la rivière pénètre dans un canyon, apparaît un tunnel à voie unique dont la section, en fer à cheval, est celle d'un ancien ouvrage ferroviaire. La sortie n'est pas en vue, et nous nous y engageons, dans une obscurité totale

**«Le maître mot de l'accueil est "polako" (doucement)»**

que nos maigres faisceaux lumineux ne peuvent percer, sur un sol, constitué par le ballast originel, nous obligeant à utiliser la technique de la drainienne, pieds à terre, pour ne pas chuter. De très longues minutes s'écoulent avant qu'apparaisse la sortie.

À peine à l'air libre, nous croisons un camion qui roule vers l'amont. Un kilomètre ou deux et nous sommes à l'entrée d'un deuxième tunnel, équipé de feux bicolores gérant la circulation alternée. Nous attendons bêtement le vert et nous engouffrons, à l'aveuglette, dans la galerie, tentant, sans grand succès, d'éclairer la paroi droite, noire de suie, avec nos lampes frontales, tandis que l'épaisse couche de cailloux roule sous nos roues. Faute de repères, j'ai l'impression d'être au cœur d'une caverne sans limites. Quelques centaines de mètres plus loin, nous rejoignons la rivière qui cascade.

Mais nous n'avons pas encore vu le bout du dernier tunnel puisque nous en traversons encore une dizaine, tous aussi paniquants que les premiers, avant d'atteindre le confluent de la Praca et de la Drina. Là, nous retrouvons avec soulagement l'asphalte et... un nouveau chapelet de tunnels, éclairés ou non, avec une ligne blanche au sol comme fil d'Ariane. L'orage éclate cinq minutes avant la fin de l'étape et nous arrivons trempés à Visegrad. Incroyable mais vrai, c'est la première pluie sur notre route et ce sera la dernière.

On accède à la ville par le célèbre pont sur la Drina, remarquable ouvrage à onze arches, construit par les Ottomans au XVI<sup>e</sup> siècle. L'hôtel, lui, a été bâti en 1960 par l'Etat yougoslave et exhibe sans complexe tous les outrages du temps que personne n'a jamais songé à réparer. Comme souvent en Bosnie, le maître mot de l'accueil est «polako», (doucement), philosophie absconse pour mes deux lièvres favoris, mais positive en l'occurrence. Elle laisse à l'employée de la réception le temps de choisir la chambre la moins insalubre : peintures écaillées, mobilier d'époque qui dévoile impudiquement, sous le formica déplaqué, ses panneaux de particules, chasse d'eau «incontinent», douche sans pomme, robinets «prostatiques» mais... vue imprenable sur la Drina et le pont que rosit le soleil couchant.



En-Bosnie. ▲



Bosanska Krupa (Bosnie). ▲

À peine franchie la frontière de Serbie, nous savons, à la vue des églises et du moine qui sort de son monastère, que nous sommes en terre orthodoxe. Nous savons aussi, en regardant l'horizon et la carte, que deux cols nous attendent au tournant. Le tunnel sommital du Sargan Pass est fermé pour travaux et nous sommes déviés par l'ancienne route vers un passage situé à 1 000 mètres dans un superbe décor qui rappelle le Jura. Nous rencontrons, au sommet du deuxième col, un groupe de cyclotouristes serbes qui roulent vers Mostar, en Bosnie, pour assister au concours annuel de plongeurs du haut du pont mythique sur la Neretva.

À Uzice, ex Titovo Uzice, la référence au leader charismatique a été caviardée au goudron sur le panneau routier, mais les tours géantes en béton, érigées sous son règne au pied de la montagne, sont encore là, et sans doute pour longtemps.

Aujourd'hui, notre itinéraire suit le cours de la Morava à sa sortie des gorges de Ovkar Kablar, mais le tracé capricieux de la route nous impose quelques « murs » qui aiguissent notre appétit. Pas suffisamment cependant pour qu'à Kraljevo, cœur de la Choumadie et «Cité des Rois», nous puissions faire honneur aux douze «cepavcici» (quenelles de viande) qui trônent sur chaque assiette.

La suite du parcours, effectué en pleine chaleur, emprunte une chaussée en mal d'entretien qui éprouve nos vaillants bicyclettes. Celui de Jean-René est victime d'un bris de rayon sur la roue motrice. C'est à Krusevac, où l'hôtel voisine avec un théâtre autrichien vert caca d'oie, qu'un soi-disant professionnel, mal outillé, répare le dégât, grâce à un fouet à chaîne fourni par son client.

Franchissant un coteau, nous parvenons au bord d'un affluent de la Morava, qui traverse Niš, ville natale de Constantin. Nous y rencontrons Alexander le dêmeineur, qui risque sa



SLOVÉNIE, CROATIE, BOSNIE, SERBIE, BULGARIE



▲ En Bulgarie.

vie pour mieux la gagner. Il nous invite chez lui pour le café et nous prédit un trajet sans difficulté jusqu'à Bela Palanka. En réalité, les deux tunnels que traverse la route nationale, en travaux, ont été mis en sens alternés et sont réservés aux seuls poids lourds. Nous sommes ainsi orientés vers une petite route de montagne, elle-même en chantier, qui se dirige vers un col à 750 mètres. Chaleur, poussière, passages à 11 % : les familles turques, qui se rendent en vacances au pays et nous dépassent, en file continue, dans des berlines allemandes climatisées, doivent nous prendre pour des fous.

À Bela Palanka, bourg où le temps semble s'être arrêté depuis très très longtemps, on nous indique un hôtel, qui surplombe une cascade. Nous y sommes accueillis, aux accents d'un orchestre tzigane, par une ribambelle d'enfants endimanchés et par quelques femmes au noir regard farouche. La noce rom bat son plein et nous comprenons vite que nous ne sommes pas franchement les bienvenus. Nous trouvons un hébergement, à quelques kilomètres de là, dans un «auto-servis-pension», planté en rase campagne.



▲ Des étals de fortune en Bulgarie.

Direction la frontière bulgare via Piro et Dimitrovgrad par une deux voies pompeusement baptisée E80. Faute d'autoroute, cet axe draine l'intégralité du trafic Europe de l'Ouest-Turquie. Autant dire qu'il n'est pas vraiment recommandé d'y cycliser à deux de front, lorsque les Mercedes, Audi, «Béhem» et autres «Vévé», qui ont roulé non-stop depuis Brème, Hambourg ou Berlin, et dont les conducteurs se «tirent la bourre» pour gagner quelques places à la douane, dépassent sans répit, les trains de camions que le feu vert d'un tunnel à sens alternés lâche en amont par vagues successives. Mais, nous ne tardons pas à prendre notre revanche, en doublant, tête haute mais l'air faussement modeste, tous ces véhicules «scotchés» pour des heures sur des kilomètres, et en gagnant directement la barrière qui marque notre septième frontière.

De l'autre côté, s'amorce une rampe de plusieurs kilomètres au long de laquelle nous sommes encouragés par des chauffeurs qui préparent le café, en petits groupes, entre les pare-chocs des camions stationnés à la queue leu leu dans le sens descendant. C'est au bout d'une route monotone traversant un plateau sévère qu'apparaît Sofia. Mon visage s'empourpre de honte lorsque j'écris que nous ne visitons pas la ville. Au hasard des rues, parcourues à vélo ou à pied, nous apercevons notamment la cathédrale Alexandre Nevski et la ravissante église Saint-Nicolas mais sans, malheureusement, nous y attarder.

C'est sur le conseil d'un policier que nous nous engageons sur l'autoroute A1 direction Sud-Est. Malgré une forte circulation, nous nous sentons en sécurité sur la voie d'arrêt

**«en doublant tête haute,  
mais l'air faussement modeste,  
tous ces véhicules scotchés  
pour des heures»**

d'urgence mais redoublons d'attention en croisant les bretelles d'accès et de sortie. Nous empruntons, avec soulagement, celle qui se raccorde à l'ancienne route et roulons au centre d'une large plaine que limitent les hauteurs du Sredna Gora au nord et celles des Rhodopes au sud. Pour une raison qui nous échappe, ces vastes étendues paraissent incultes et désertes.

À Kosteneec, où nous rencontrons la Marica (Maritza), rivière chantée par Sylvie Vartan, les cigognes regardent passer les trains du haut des pylônes porte-caténaires. Pazardzic,

terme de l'étape, est une petite ville coquette, avec ses rues piétonnières bordées de vieux arbres et de maisons turques à un étage, ornées de moulures et de mas-

ques en stuc blanc sur des crépis aux tons pastel. Dans le square, où papotent les anciens, des groupes d'accortes jeunes filles, aux tenues un peu aguichantes, passent, en minaudant, devant les statues des Saints-Cyrille et Méthode.

Au bord de la route plate et droite qui file entre deux rangées d'arbres, des paysans exposent tomates et pastèques sur des étals de fortune. En arrivant à Plovdiv, «la belle», ville des six collines, notre chemin croise celui de Georges, qui déambule, coquille Saint-Jacques en sautoir, lourd bourdon en main et couvre-chef en place. Dijonnais, retraité, il marche depuis avril vers Jérusalem avec Brendon, un «globe-trotter» de l'Ohio. Nous sirotions un café turc en sa compagnie et, le quittant, partons à la découverte du vieux Plovdiv, témoin d'un passé plusieurs fois millénaire qui s'étend des Thraces aux promoteurs de «l'éveil national», au XIX<sup>e</sup> siècle, en passant par les Romains et les Ottomans.

Au long de rues ombragées, dressées vers le sommet des collines et pavées d'énormes blocs dénivelés, s'alignent de somptueuses maisons dont les étages en encorbellement, les portiques à colonnes et les façades animées d'éléments en trompe-l'œil sont des bijoux de l'architecture baroque bulgare. Plus haut, encastré au flanc de la colline «de l'eau», le théâtre de Trajan, avec ses blancs gradins en hémicycle, offre au visiteur le spectacle de la ville basse qui s'étend jusqu'à la Marica.

La E80, toujours elle, quitte la vallée pour onduler sur les contreforts des monts Rhodopes vers Haskovo. Lorsque nous rentrons à l'hôtel «Aida», qui, nous y sommes habitués, n'a de clients que nous, un autochtone à la triste figure nous propose des «madames».

La maison «Maquereaux and Co» doit faire les trois huit car un autre proxénète nous accoste à sept heures du matin et veut, lui, nous fournir des «ladies». Roulant vers la frontière turque, nous longeons des agglomérations de serres qui miroitent au soleil et d'immenses champs de tabac. À Svilengrad, la «cité de la soie», on traverse la Marica sur les vingt arches du pont Mustafa Pacha. Plus loin, la route suit la frontière grecque avant d'atteindre celle de Turquie.



LA TURQUIE : De la vingt-cinquième étape, le 2 août, à la quarantième, le 21.

## Europe et Asie, des hauts plateaux, des steppes, et des lignes droites à perte de vue



▲ Istanbul, la mosquée bleue (Turquie).

**L**à, pas de queue, aucune tracasserie, mais un véritable «steep-chase», avec sept barrières successives et autant de préposés dont on saisit mal la valeur ajoutée.

Encore quelques kilomètres au milieu de champs cultivés comme des jardins et nous voici à Edirne, l'ancienne Andrinople, conservatoire de l'architecture ottomane : somptueuse mosquée Selim II sur la colline, avec sa coupole immense, son mihrab de marbre blanc, ses faïences d'Iznik ; austère caravansérail, bazar populaire et coloré, hammam coiffé de mamelons. Plus aucun doute, nous sommes arrivés en Orient.

Au restaurant, où sens commercial et gentillesse se confondent, on honore les hôtes français en diffusant l'œuvre intégrale d'Edith Piaf.

La Thrace orientale, que nous traversons, possède un réseau hydrographique très dense constitué de nombreux cours d'eau coulant du Nord au Sud dans de profonds sillons. La route, toute droite, qui file plein Est, attaque les coteaux de front et plonge dans les vallées en suivant la ligne de plus grande pente. Durant deux jours, ce parcours ondulé nous impose un rythme à quatre temps, avec une succession lancinante : côte, court replat, descente, court replat... Après ce purgatoire, nous pensons atteindre le paradis à Silivri, sur la mer de Marmara, mais la couleur peu engageante et l'odeur nauséabonde de l'eau qui baigne ce joli petit port n'incitent pas au farniente. À Kumburgaz, la baignade dont nous rêvions devient réalité le long d'une plage où les algues prolifèrent.

La balnéothérapie est sans doute souveraine pour les muscles endoloris mais ce foisonnement visqueux gâte le plaisir et nous pousse hors de l'eau, couverts de goémon.

Le soir, la pleine lune trace une piste argentée sur la mer de Marmara, tandis que le «DJ» du restaurant nous noie sous les décibels et que le serveur affecté à notre table nous fatigue par son agitation frénétique.

Suivant le profil sinusoïdal des falaises, nous approchons d'Istanbul sur une route à voies multiples, surchargée et dotée de nombreuses bretelles. Par souci de sécurité, nous optons pour un parcours urbain au plus près de la côte avant d'emprunter un boulevard en corniche longé par de vieux remparts. Devant la gare maritime d'Eminonu, nous avons tout le mal du monde à nous frayer un passage au milieu des taxis enchevêtrés et de la foule grouillante pour accéder au légendaire pont de Galata sur la Corne d'Or.

Vu de Galata, le vieil Istanbul-Constantinople-Byzance se donne en spectacle, coté midi, sur une scène de collines plantées d'une forêt de minarets où les dômes poussent



▲ À Istanbul, l'homme au crochet.



LA TURQUIE



▲ Musée d'Antioche (Turquie).

comme des champignons. Prestigieux entre tous, ceux d'Aghia Sofia, corsetée de contreforts, et de la Mosquée Bleue, que séparent quelques hectomètres et mille ans d'histoire. À proximité, le sérail de Topkapi niche ses luxueux pavillons et ses kiosques exotiques au sein d'exubérants jardins. De sa terrasse en proue sur le Bosphore, frontière continentale bordée de somptueuses demeures, on assiste au ballet incessant des autobus de mer qui régatent entre Karakoy et Uskudar.

Mais, Istanbul c'est aussi la foule, celle qui avance comme un fleuve rue Istiklal, tellement dense que l'on songe à un cortège de manifestants et celle des chalands qui chinent et se bousculent, zigzaguant d'une boutique à l'autre, dans les allées du Grand Bazar.

Au Proche-Orient, les combats font rage et nous savons d'ores et déjà qu'il nous faudra contourner le Liban. Le «plan B», via la Syrie, paraît lui-même compromis après notre visite au consulat qui nous déconseille formellement de traverser ce pays.

8 août - Cette journée marque un tournant dans notre périple : cela fait un mois que nous pédalons, nous allons changer de continent et franchir le seuil des 3000 kilomètres mais, surtout, Frédéric, que Martine est venue rejoindre, va nous quitter la mort dans l'âme pour regagner la bonne ville de Dijon.

Pour échapper aux tentacules de la pieuvre autoroutière stanbouliote, nous embarquons à Yenikapi sur un «vapu» pour une «microcroisière» de 27 milles. Cap 135, laissant les îles des Princes sur bâbord, le gros ferry nous dépose à Yalova au bout de 75 minutes, mises à profit par Jean-René pour recoller son casque dont la coquille a des velléités d'autonomie.

Nos roues effectuent leurs premiers tours sur les routes d'Asie Mineure alors que nous

traversons une étroite plaine côtière avant de franchir la chaîne des Samanli Daglari par un petit col. Fait nouveau, les chauffeurs de camions usent immodérément de leurs klaxons à trois ou quatre notes, plus pour nous saluer que pour signaler leur approche, déjà annoncée par les rugissements des moteurs en surrégime. Nous répondons toujours par un geste de sympathie, au moment précis où nous enveloppe totalement le noir nuage vomi par un échappement latéral

droit placé à hauteur de cycliste. Je ne sais ce que révélerait une radio pulmonaire mais je peux attester que, le soir, l'eau de lessive a

la couleur de l'encre de seiche. À Orhangazi, nous retrouvons la plaine, plantée de vergers, de massifs de noyers et d'oliviers alignés au cordeau. Cet immense jardin est quadrillé de canaux d'irrigation et de canalisations surélevées dans lesquels circule l'eau du très grand lac d'Iznik que nous longeons sans le voir. À l'approche de la ville, apparaissent ses rives ourlées de hauts roseaux et ses flots qui clapotent jusqu'à l'horizon.

La petite ville d'Iznik, qui a accueilli, sous le nom de Nicée, le premier concile de l'Eglise Catholique, s'enorgueillit d'avoir produit les exceptionnelles faïences émaillées qui décorent les monuments les plus prestigieux de l'Islam ottoman, mais aussi la petite mosquée verte locale qui est un régal pour l'œil.

Nous sommes au bout du lac mais pas de nos peines : sur le panneau routier, le pictogramme représente une pente de 45 degrés, sans indication de pourcentage, ce qui n'est pas très bon signe. De fait, le tracé épouse le relief de l'Advan Dagi avec le minimum de terrassement. Il en résulte un profil en ligne brisée avec des segments à 12/13 % et des virages dont l'intérieur est infréquentable même avec «26/32».

### «Des enfants turbulents dansent la sarabande autour de nos vélos»

Dans la plaine, convertie en jardin, des femmes, disposées en ligne, avancent, courbées, entre les semis.

Une seconde ascension nous élève jusqu'à la ligne de crêtes sur laquelle la route se calque, offrant des échappées aériennes sur le massif et les vallées qui l'entaillent. C'est par l'une d'elles que nous dévalons vers Bilecik.

Comme Sisyphe, nous remontons notre charge, une fois de plus, le long de la montagne, un œil sur le torrent couleur pollution que longe la route et l'autre sur les vieux «bahuts» qui peinent à nous dépasser. Bozuyuk est une triste ville, avec un séparateur en béton au milieu de la rue principale et des restaurants où la bière locale Efes - dont nous rêvons quotidiennement à partir de 17 heures, et même avant - est prohibée.

Nous avons fait l'essentiel du travail hier et atteignons, sans gros efforts, 1000 mètres, niveau de base du plateau anatolien. C'est le grenier à blé de la Turquie et, moisson terminée, la RN200, horizontale, rectiligne et correctement revêtue, se fraie un chemin au milieu d'une mer de chaume.

À Eskisehir, où des chasseurs décollent en permanence - au dessus de la ville - un camionneur, agacé d'avoir dû ralentir avant de nous dépasser, nous gratifie d'une queue de poisson en règle et empiète sur le bas-côté pour nous faire manger de la poussière. C'est là aussi que des enfants turbulents, qui dansent la sarabande autour de nos vélos, parviennent à subtiliser la trousse de toilette et la pharmacie de Jean-René pendant que nous prenons le café.

Rencontré dans une rue de Cifteler, un anatolien de Saint-Etienne nous indique un hôtel en dehors de la ville et, gentillesse turque oblige, nous y précède pour nous annoncer. Près d'une source, au cœur d'une oasis aux riches frondaisons, parc d'attractions et restaurants attirent les citoyens en quête de fraîcheur. Jean-René, germanophone, discute avec le patron de l'auberge, né en Allemagne, tandis que nous dépeçons et dévorons de savoureuses truites de torrent.

La route de ce matin-là n'a laissé de trace ni dans mon carnet noir à fermoir élastique ni dans ma mémoire. Ce devait être ce type de parcours un peu insipide qui pousse tout cyclo à se demander pourquoi, au fond, il aime le vélo. J'ai eu le temps de forger ma propre réponse depuis ma première adhésion à la FFCT en 1978 : quand on a les fesses sur une selle, le corps travaille, les nerfs se taisent et l'esprit peut battre la campagne.



▲ À Konya, les derviches tourneurs.



▲ Rencontre avec des cyclos allemands à Konya (Turquie).

Cette dernière activité est d'une richesse infinie. On peut se contenter de ne penser à rien et regarder le paysage sans le voir. On peut réfléchir au sens de la vie ou s'intéresser à la quadrature du cercle. On peut aussi prier si l'on est croyant et si le compagnon de route n'est pas trop bavard. On peut surtout, au cours d'un voyage, se mettre en présence de ceux qu'on aime, qui sont loin mais qui pensent à nous.

L'après-midi n'est pas propice à la méditation transcendante : il nous faut franchir la chaîne de l'Emir Daglari, contrariés par un furieux vent du Sud qui profite de notre mauvais «CX» pour mieux épuiser nos forces. Nous nous arpons de patience en contemplant les croupes couvertes de genévriers, les sommets à plus de 2000 mètres et, singulièrement, une merveilleuse vallée qui, dans cet environnement aride, fait un peu figure de paradis terrestre. Toujours bousculés par les rafales et sous un ciel couleur poussière, nous atteignons Cay à l'heure du muezzin.

Le soir, nous sommes sérieusement importunés par un passant auquel nous avons demandé de nous conseiller un restaurant : il nous y accompagne, s'invite à notre table, marmonne indéfiniment des phrases en turc puis maugrée dans la même langue, se commande un repas, sale d'autorité nos aliments et colle sa chaise contre celle de Jean-René. Nos manifestations d'agacement n'ont pas de prise sur lui. Il tente, pour finir, de nous détourner du chemin de l'hôtel. Drame de l'incommunicabilité, nous ne saurons jamais ce qu'il avait derrière la tête.

Prêts pour un départ très matinal, nous nous trouvons derrière une porte close. Jean-René s'empare de toutes les clés qui traînent à la réception et nous libère en quelques minutes.

La première épicerie est en train d'ouvrir et nous «faisons de l'eau» pour le trajet. Sur ce plateau, la température dépasse 35 degrés à la mi-journée et nous consommons six à sept litres par jour. Nous roulons toute la matinée entre les Sultan Daglari qui culminent à 2600 mètres et les grands lacs Eber et Aksehir, encombrés par la végétation aquatique et classés réserves ornithologiques.

Une fois n'est pas coutume, nous jetons notre dévolu sur un motel implanté dans une zone de services comportant, outre les pompes à carburants, un restaurant routier et une

**«Quand on a les fesses sur une selle, le corps travaille, les nerfs se taisent et l'esprit peut battre la campagne»**



▲ Istanbul, la dame mystérieuse (Turquie).

mosquée miniature, avec un mini-minaret vert et fluët, où les camionneurs peuvent se tourner vers la Kaaba. Tandis que je rédige mon carnet de route sur le balcon, un berger égorge cinq moutons au pied du motel avec une dextérité saisissante.

Aujourd'hui, Éole nous est favorable et nous pousse vigoureusement vers Konya, à travers les hauts plateaux, puis sur un boulevard interminable structurant un chapelet de cités nouvelles que le boom économique turc a fait éclore. Nous sommes dans une

ville de pèlerinage où des fidèles du Moyen-Orient viennent vénérer Djatal al Din al Rumi, dit «Mevlana», qui repose dans un mausolée Seldjoukide dominé par un étonnant cylindre côtelé vert émeraude coiffé d'un cône. Ce mystique du XIII<sup>e</sup> siècle, ayant eu la révélation que la danse permet de s'abstraire du corps pour rencontrer Dieu, crée l'ordre des Derviches Tourneurs.

Nous avons la chance, car ils se font rares, de pouvoir assister à leur ronde, chaque danseur pivotant sur son pied droit au rythme d'une mélodie envoûtante, jupe soulevée en corolle, bras déployés comme des ailes, la paume droite tournée vers le ciel et l'autre vers la terre.

Au cœur de la ville se dresse la colline d'Alaaddin, aménagée en parc, où les autochtones viennent en famille pour pique-niquer ou deux par deux pour parler d'amour.

Près de la mosquée Selimiye, nous rencontrons un jeune couple, originaire d'Essen, qui fait route vers l'Iran sur un curieux tandem dont le pilote est à l'arrière sur un cadre classique et sa partenaire à l'avant, pédalant jambes à l'horizontale. Le poids total en charge de l'engin est de 200 kilos !

À l'hôtel, que nous pensions quitter à 6 heures 45, nos vélos ont été remisés dans

un local dont la clé est détenue par un quidam qui n'arrive qu'à 8h. De mauvaise humeur, nous nous élançons sur la RN330 pour 100 kilomètres à travers une steppe d'une parfaite uniformité. Nous pédalons ferme mais le paysage reste totalement immobile, comme si nous étions sur «home-trainer».

De rares distractions viennent opportunément rompre un moment la monotonie ambiante : je pense aux petits rongeurs au pelage roux, tout droit sortis du Bambi de Walt Disney, debout au bord de la route et qui semblent applaudir. Je me souviens aussi des tracteurs agricoles qui circulent entre les villages, transportant des familles entières sur des remorques, ou assises directement sur les instruments aratoires.

À Karapinar - rien à voir avec le jus de la treille interdit en ce lieu - l'hôtel est fermé faute de clients. Nous attendons le gérant un long moment sur le trottoir, nous donnant en spectacle, au centre d'un cercle d'enfants.

Nous traversons une région volcanique et nous détournons de notre route pour aller voir Meke Golu, une curiosité locale : c'est un volcan au cône régulier qui se dresse au milieu d'un lac largement asséché d'où émergent des concrétions blanchâtres. Ce lieu désolé est animé par la riche lumière de l'aurore et par un troupeau de moutons que conduit deux bergers juchés à dos d'ânes.

Alors que nous longeons un pauvre village planté dans la poussière, de mâles aboiements nous parviennent. Joignant le geste à la parole, deux molosses hauts comme des veaux bondissent dans notre direction. Le démarrage «à la Morelon» ne permet pas de creuser l'écart et les deux bergers Kangal sont bientôt au contact. Je distingue autour du cou de l'un d'eux un collier de cuir hérissé de longues pointes de métal. Et, ... et ... Zorro est arrivé, avec son gros Volvo et sa sirène de



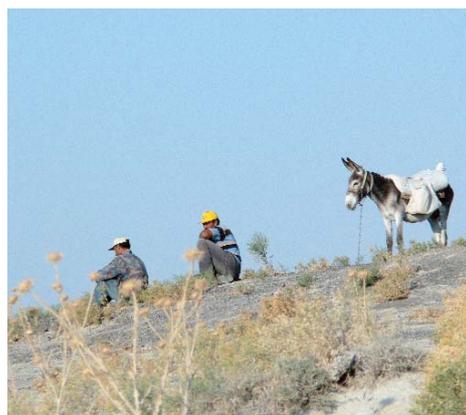
LA TURQUIE



▲ Anatolie centrale (Turquie).

cargo. Le plus couard des chiens fuit la queue entre les jambes. L'autre, court encore quelques mètres pour l'honneur de la race.

Rejoignant le grand axe Ankara-Méditerranée, nous distinguons à présent l'énorme masse des monts Taurus avec des sommets autour de 3 500 mètres. Le soleil est au zénith lorsque se présentent les premiers contreforts et mon thermomètre flirte avec les 40 degrés sur le col, à 1 400 mètres. La large vallée que nous descendons, pays de cognac, nous fait pénétrer au cœur du massif. Elle se resserre dans un étroit défilé balayé par un puissant sirocco. Ciftehan est construite en aval, à un endroit où les gorges se dilatent. C'est dans cette petite station thermale, dominée par des falaises carmin, que l'« Hôtel des Bains » nous accueille.



▲ Meke Golu, Anatolie (Turquie).

Commençant doucement la journée par une longue partie de roue libre, nous ne perdons rien pour attendre. Après Pozanti, où débute l'autoroute, la deux voies est à nous. Elle nous fait franchir l'épine dorsale de la chaîne et les contreforts sud par un tracé ancien, avare en tranchées et remblais, avec des ruptures brutales de pente qu'il faut gérer en finesse. Par bonheur, nous traversons des forêts de résineux où les cigales expriment leur joie de vivre.

À Tekir, long village-rue et marché local actif, le café turc est un vrai réconfort. Les hommes jouent aux cartes ou au scrabble, sous le doux regard du Bon Pasteur brodé en rose et bleu ciel sur la tapisserie fixée au mur.

Nous parcourons maintenant les collines désertiques qui bordent, au nord, la plaine côtière de la Méditerranée. Aucun village, encore moins de restaurant. Des figes juteuses et du raisin sucré, achetés au bord de la route, nous apportent le fructose nécessaire pour atteindre Tarsus, ville natale de Saint-Paul, située sur le 35<sup>e</sup> méridien, comme Jérusalem.

La RN400 avance plein Est à travers une plaine alluviale patiemment constituée par les rivières Seyhan et Ceyhan. C'est le domaine du coton et le temps de la récolte : adultes et enfants s'adonnent à la cueillette

pendant que d'autres, au bord du champ, debout dans les sacs de jute, piétinent et tassent les blancs flocons.

Au fond du golfe d'Iskenderun, extrémité orientale de la Méditerranée, nous obliquons plein Sud pour rouler au cœur de la Cilicie, ancien royaume arménien allié des Croisés. Témoins de cette Histoire, les châteaux fantômes du Serpent et de Teprakale défient le temps sur les hauteurs.

Hors d'Erzin, qui n'a pas d'hôtel, nous aboutissons dans une pension de famille «alaturca» où des tribus entières - trois générations et pas mal d'enfants - sont en villégiature dans de petits studios. À côté de l'établissement, un

improbable village a poussé où cafés, restaurants, boutiques et masures à louer s'enchevêtrent au gré d'une improvisation totalement anarchique.

Thalassa ! criaient les dix mille mercenaires grecs de l'armée de Cyrus en apercevant la mer. Nous les imitons lorsque la Méditerranée apparaît à Yakacik. Malheureusement, le ciel est plombé par un malsain cocktail de brume salée et de fumée crasseuse rejetée par les usines sales du littoral.

Nous nous réhydratons sur le front de mer d'Alexandrette avant d'entreprendre la traversée de la chaîne côtière des Nur Daglari. Une fois de plus, le profil, mal lissé, provoque de nombreux changements de rythme.

**«Thalassa ! Criaient les dix mille mercenaires grecs en apercevant la mer»**

▼ Musée d'Antioche (Turquie).



▼ Bazar d'Edirne (Turquie).



Du col, à 750 mètres, on découvre un panorama époustouflant sur la vallée de l'Oronte. Dans la descente, très rapide, nous patientons, sur les tronçons sans visibilité, derrière des camions qui roulent en première.

Le haut relief que nous longeons canalise le vent de mer et accélère sa course face à nous : nous mettons plus de deux heures et demie pour couvrir les 30 kilomètres qui nous séparent d'Antioche. Là, la communauté catholique nous offre l'hospitalité dans ses locaux, qui ceignent un patio, au cœur de la vieille ville.

Un superbe «VTC», «made in Italy», garé à côté de la chambre, attire notre attention. Le Père Domenico nous présente son propriétaire, Flavio, un jeune italien se rendant comme nous en Terre Sainte, qui piaffe d'impatience dans l'attente d'un pneu, introuvable en Turquie, que sa famille lui a expédié. Ce garçon n'inspire pas la mélancolie avec ses yeux malins, son rire puissant, ses mimiques désopilantes et sa gesticulation théâtrale accompagnée de bruitages variés qui expriment ce qu'il ne sait pas dire en anglais. Le lendemain de notre rencontre, il se lève tôt, va faire des courses, prépare le petit déjeuner, et, grand cœur, nous invite à le partager avec lui.

Nous visitons en sa compagnie l'église troglodytique Saint-Pierre que fréquentaient les premiers chrétiens ainsi que le musée archéologique où d'élégantes jeunes femmes voilées semblent glisser sur le sol, tant leur démarche est gracieuse.



▲ Récolte du coton, Cilicie (Turquie).

Au sud Liban, les armes se sont tuées depuis quelques jours et nous décidons de poursuivre notre route.

Il fait 22 degrés lorsque nous quittons Antioche au lever du jour. La riche vallée de l'Oronte fait bientôt place à une zone de collines où ne poussent que des cailloux, des barbelés et des miradors. Ce vaste dispositif militaire annonce la frontière.

Nous prenons notre dernier thé en Turquie sous le portrait de Mustapha Kemal, le Père des Turcs, qui trône ici, dans la salle, comme dans tous les cafés, restaurants et hôtels du pays que nous avons fréquentés.

Le point de contrôle turc est en travaux et un «guide-bakchich» nous conduit vers le fonctionnaire qui possède le tampon autorisant la sortie. Impossible de le deviner, il officie coté entrée.



SYRIE, JORDANIE : De la quarantième étape, le 21 août, à la quarante-sixième, le 31.

## Toujours des montagnes, la fournaise, des déserts, et une autoroute cyclable



▲ le désert à Maar Moussa (Syrie).

La police des frontières syriennes est mieux lotie, dans un bâtiment stalinien grand comme une aérogare. Là, le fonctionnaire doit inscrire les numéros de séries des vélos sur les passeports. Je produis la facture de «Bourriquette», mon vaillant «Orbea», mais Jean-René doit culbuter son «Gitane» pour déchiffrer le matricule gravé sous la boîte de pédalier.

Il fait 44 degrés et nous roulons sur une chaussée refaite à neuf dans un paysage totalement minéral. Le patron du café qui nous sert à boire a les yeux bleus, comme Hafez al Asad, l'ex-Président, qui nous regarde derrière la vitre de son cadre. Ici aussi, le culte de la personnalité perdure au-delà de la mort.

Il fait maintenant 49 degrés - notre record - et nous atteignons Alep par une voie rapide où les véhicules avancent en festonnant pour occuper le moindre espace vacant. Dans une rue du centre-ville, totalement dédiée au négoce des pneus, nous trouvons un hôtel de routards où il faut hisser les

vélos sur le toit par des escaliers étroits dont les marches sont plus hautes que larges.

Alep, qui revendique le titre de plus vieille cité du monde, est une ville musée. Une flânerie dans les vieux souks couverts, qui sollicite intensément la vue, l'ouïe et l'odorat, permet d'en découvrir le cœur historique au milieu de la cohue des Alepins effectuant des emplettes ou se rendant dans les mosquées et les hammams qui ont défié les siècles. Parmi les souvenirs les plus marquants, je pense à la visite du Bimaristan Argun, bel hôpital psychiatrique du XIV<sup>e</sup> siècle où les malades, internés dans quatre quartiers différenciés en fonction du degré d'aliénation, bénéficiaient d'une thérapie basée sur la lumière, l'eau et la musique.

Mais Alep, c'est aussi l'inepugnable citadelle avec ses fossés, son glacis empierré, ses puissants remparts et son monumental escalier aérien qui conduit au bastion d'entrée.

Dans les environs, nous nous rendons à Qala'at Samaan pour visiter la vaste basilique de Siméon le stylite, bâtie au V<sup>e</sup> siècle sur

une colline pelée où le Saint vécut 40 ans au sommet d'une colonne du haut de laquelle il enseignait les pèlerins !

Nous démarrons dès l'aurore pour éviter les redoutables embouteillages matinaux et entreprenons notre traversée de la Syrie du nord au sud. Une jeune hollandaise, qui se rend à son travail sur un vélo de course très haut de gamme, nous conseille d'emprunter l'autoroute car la circulation est dangereuse dans les villages et les chiens hostiles. Roulant sur la bande d'arrêt d'urgence d'une «deux fois deux voies» avec rail séparateur discontinu, nous comprenons vite que le Code de la route est un luxe de pays riche. Ici, faute de ponts et d'échangeurs, nécessité fait loi : on peut, ainsi, voir des piétons qui traversent, des voitures qui roulent à contre sens sur la bande d'arrêt d'urgence, d'autres qui font demi-tour en franchissant le terre-plein central et des commerçants forains qui tiennent boutique sur les bas-côtés.

À Ma'arret en Nu'man, possédant l'un des plus beaux caravansérails de Syrie, un auto-

mobile nous indique un hôtel hors de la ville et, complaisamment, téléphone à la réception pour s'assurer qu'il n'est pas complet. Plus loin, un motocycliste, que nous questionnons sur la route à suivre, nous escorte jusqu'au Nile International Resort, pastiche arabe d'un palace de Las Vegas avec cascade sur faux chaos de faux rochers. Au restaurant, les femmes intégralement voilées qui accompagnent leurs maris sont privées de repas : une fenêtre découvre les yeux mais pas la bouche !

Encore une journée «d'autoroute» en perspective sur une bande d'arrêt d'urgence très animée que nous partageons avec les tracteurs agricoles, les attelages hippomobiles, quelques volailles et les clients qui font leur marché dans les cabanes de maraîchers.

Arrivés au bord d'un plateau, nous dominons une mer de nuages qui occulte totalement la vallée de l'Oronte où l'eau des canaux s'évapore. L'ancien cœur du réseau d'irrigation se trouve à Hama, traversée par le fleuve qui, faisant tourner de gigantesques norias vieilles de cinq siècles et en remplissant les godets, élève son précieux liquide de vingt mètres.

Roulant sur des terres fertiles entre le djebel El Ansariye à l'ouest et le désert à l'est, nous arrivons à Homs, qui somnole en ce jour de grande prière où tout est fermé. Nous en profitons pour faire la sieste du siècle.

Au bout de la vallée, la route suit une pente régulière et continue en pénétrant dans une région parfaitement aride. Bientôt apparaît à l'ouest la chaîne de l'Anti-Liban avec des croupes arrondies d'une belle couleur jaune. Sur le plateau, à 1 200 mètres, nous empruntons, à En Nebk, une petite route qui mène à Mar Moussa. Franchissant, par un col, un djebel qui culmine à 1 850 mètres, nous descendons l'autre versant en suivant un tracé très aérien.

Le monastère Saint-Moïse se situe en plein désert, au fond d'un repli de la montagne, massif parallélépipède ocre, ancré à mi-hauteur sur des rochers de la même couleur. Actif du VI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce couvent catholique abrite à nouveau une communauté monastique réunie autour du père Paolo, un jésuite italien, qui a dirigé les travaux de restauration. Après la messe de rite

**«Deux coqs, l'un ténor et l'autre baryton, s'égosillent pour faire lever le soleil»**



▲ Damas, mosquée des Ommeyyades (Syrie).

syriaque, célébrée en arabe, dans la chapelle décorée de fresques du XII<sup>e</sup> siècle, nous prenons, sur la vaste terrasse, un repas composé de laitages, d'olives, de légumes et de fruits.

Hébergés dans un dortoir des plus rustiques, nous sommes réveillés bien avant l'aube par un concours de vocalises : dans la basse-cour du monastère, deux coqs, l'un ténor et l'autre baryton, s'égosillent en solo, puis en duo, pour faire lever le soleil. L'astre finit par se décider et ses premiers rayons glissent sur la mer de cailloux qui s'étend à nos pieds.

Pas de chute sur notre «Chemin de Damas», mais l'une de mes chambres à air, qui ont tenu bon depuis le départ, expire d'une piqûre d'épine.

Redoutant l'hypoglycémie, nous achetons des biscuits dans un gourbi posé sous un pont qui enjambe l'autoroute. Le boutiquier nous installe sur des fauteuils de jardin devant sa cabane et nous grignotons, à l'ombre, en regardant passer les voitures et s'ar-

rêter les autobus qui débarquent et embarquent des passagers.

À Damas, nous avons rendez-vous avec Myriam, jeune thésarde française et charmant mentor. Elle nous offre très gentiment l'hospitalité dans un loft de poupée, niché dans la vieille ville, dont l'escalier s'enroule autour d'un citronnier. Pour rejoindre ce gîte, nous suivons, à vélo, le taxi dans lequel notre hôtesse a pris place, le long d'avenues encombrées, puis au milieu de la foule des souks. Cette course-poursuite ne me fait pas rire du tout et, pourtant, j'ai conscience du comique de la situation.

Aujourd'hui, nous avons troqué cuissard et maillot contre une tenue réglementaire de touriste. Déambulant sur les pavés du souk Hamidieh, au milieu des boutiques de textiles et de vêtements, puis passant entre les colonnes du temple de Jupiter, nous parvenons à la mosquée des Omeyyades, l'une des plus vénérées de l'Islam. Dominés par trois minarets de styles différents, les bâtiments s'organisent en rectangle autour d'une cour gigantesque dont les dalles brillent comme des miroirs. Sur trois côtés courent d'élégantes arcades à deux étages. Le fronton qui décore le quatrième est couvert d'une merveilleuse mosaïque de verre verte et or, de facture byzantine, qui représente une oasis, symbole du paradis. Il y a foule dans la salle de prière où règne cependant une atmosphère de sérénité. C'est un lieu de vie où plusieurs attitudes sont possibles, de la prosternation au sommeil profond en passant par la conversation en petits groupes et la simple déambulation touristique.

Rédigeant mon carnet de route, ce soir-là, je repasse dans ma mémoire les images du palais Azem,



▲ Damas, le Khan Assad Pacha (Syrie).



▲ Damas, mosquée des Ommeyyades (Syrie).



SYRIE, JORDANIE



▲ Damas, les souks (Syrie).

du hammam Nour el Din, du khan Assad Pacha et les senteurs subtiles du souk Al Bzouriyeh où s'exposent toutes les graines, toutes les herbes, toutes les épices à usage culinaire ou médicinal.

Réveillé par la psalmodie matinale du muezzin, je procède au dévoilage de la roue arrière du «Gitane» dont le dandinement s'est aggravé ces derniers jours. La circulation est encore fluide lorsque nous quittons Damas mais il nous faut compter avec les arrêts intempestifs des minibus qui ramassent des travailleurs. Plus loin, les terres qui nous entourent, parsemées de pierres, paraissent impropres à la culture. Pourtant, ici ou là, des plantations d'oliviers dessinent de vastes espaces verts.

Tandis que nous cheminons entre le Golan et le plateau du Hauran, sous un ciel sans nuages, des ombres fugaces nous couvrent. Elles sont projetées par une escadrille

de huit ou dix cigognes qui volent, haut, vers le Sud. Nous les retrouvons, une heure plus tard, en formation circulaire, tournoyant au-dessus d'un marécage.

La route qui mène à Daraa traverse de nombreux villages où, comme tous les jours depuis la Turquie, les jeunes garçons nous saluent par des «hello» ou des sifflements auxquels nous nous efforçons de répondre.

Lorsque nous nous absentons, par lassitude, il nous arrive, deux ou trois fois, de voir quelques pierres voler autour de nous. Je pense qu'elles expriment plus du dépit que de l'agressivité. Quand nous nous arrêtons dans une agglomération, nous sommes aussitôt encerclés par une troupe d'enfants qui rient, à cause de nos jambes nues, incongrues en terre d'Islam, et dont les plus hardis manipulent sur nos vélos tout ce qui peut l'être en répétant les traditionnels «What's your name» et «Where

do you come». Même dans cet ancien mandat français, la langue de Shakespeare a enterré celle de Molière.

Le poste de contrôle syrien se trouve à la sortie de Daraa, ville frontalière. Un policier vérifie que nous sortons bien avec les vélos consignés sur nos passeports et nous filons vers la Jordanie pour effectuer le parcours le plus montagneux de notre périple (dénivelé 1 750 mètres). Nous circulons d'abord sur les contreforts du djebel um ed Daraj jusqu'à la ville de Jarash, cité antique dont l'apogée se situe au II<sup>e</sup> siècle sous le règne de l'Empereur Hadrien. La police touristique garde nos vélos pendant que nous visitons le superbe forum ovoïde, les deux théâtres en hémicycles, le temple d'Artémis et le Cardo maximus, artère principale de l'agglomération.

L'après-midi, les vallées qui entaillent la montagne se succèdent et nous jouons les yo-yo : 400 mètres, 800, 250, 1000. Je rêve déjà à la plus merveilleuse douche du voyage lorsqu'un gendarme nous assure qu'il n'y a pas d'hôtel à Salt. Nous tentons notre chance à l'hôpital et elle nous sourit : il s'appelle Mohamed, il a toute la bonté du monde dans le regard et une moustache à la Brassens, il est employé à l'accueil et nous propose de nous héberger chez lui. Remisant nos vélos dans son bureau, il nous conduit en voiture à son domicile avant de repartir pour sa garde de nuit. Ses oncles et cousins, voisins immédiats, se mettent en quatre pour nous être agréables, apportant, qui des matelas, qui des couvertures, qui du pain. Nous sommes charmés par leur gentillesse, confus d'être l'objet de tant d'attentions et, surtout, frustrés de ne pouvoir leur dire dans une langue commune tout le bien que nous pensons d'eux.

1<sup>er</sup> septembre : c'est une date inoubliable pour les pèlerins que nous sommes, celle de notre arrivée dans la Ville Sainte. Nous ne pouvons pas traîner ce matin-là car, veille de sabbat oblige, l'immigration israélienne ferme à midi. Nous nous élançons sur le toboggan qui va nous faire passer de 700 mètres à - 350 mètres en 30 kilomètres. La route suit le cours de la rivière Shu'Eib, affluent du Jourdain, au fond d'une vallée encaissée entre deux massifs complètement pelés. Contraste saisissant, les berges du torrent, dans lequel barbotent des familles, sont couvertes, sur quelques mètres de large, de palmiers et de lauriers roses et blancs. En aval, atteignant la vallée du Jourdain, l'oued disparaît totalement dans les sables et la végétation s'évanouit.

Au «check point» jordanien, où nos sacs sont passés aux rayons X, nous chargeons les vélos dans les soutes d'un car qui nous fait traverser le «no man's lan» ménagé entre les deux frontières. La route est tracée au milieu d'un paysage lunaire avec d'étranges buttes sculptées par l'érosion éolienne. Intense déception, le pont Allenby est un ouvrage modeste qui enjambe un Jourdain quasiment à sec.

**«Intense déception :  
le pont d'Allenby enjambe  
un Jourdain quasiment à sec»**



## Le niveau de la mer en pleine côte, les vieilles murailles et le mur tout neuf



▲ Jérusalem, la vieille ville (Israël).

**A**près trente bonnes minutes d'attente à la première barrière israélienne, le car nous dépose au centre de contrôle, passablement saturé. La «Sécurité» prend en charge nos sacoches, tandis que nous effectuons les formalités d'immigration, avant de les transférer, en ordre dispersé, dans un hall grand comme une cathédrale au sol jonché de bagages. Il s'est écoulé quatre heures depuis que nous avons atteint la zone frontalière.

Nous avons prévu de passer à Jéricho mais devons y renoncer lorsque des soldats de Tsahal nous interceptent en prétendant que cet itinéraire est interdit. Nous empruntons donc la voie rapide de Jérusalem. Rapide pour les voitures. Pour nous, c'est une autre affaire : il nous faut regagner toute l'altitude perdue ce matin et passer de - 350 mètres à 750 mètres dans la fournaise de l'après-midi. Dans l'immédiat, nous nous réfugions au «Café Bédouin», immense tente climatisée plantée au milieu de nulle part. Nous y côtoyons une section de l'armée israélienne, filles et garçons, pistolet-mitrailleur sur le ventre, qui devisent gaiement en consommant. À la table voisine, deux quinquagénaires, dont l'un porte une chemise Lacoste vermillon, une kippa assortie et une arme automatique à la ceinture, discutent en français.

Le soleil a franchi quelques degrés dans le ciel lorsque nous attaquons la montée, en plein désert. À part deux courtes descentes, ce parcours ne nous laisse aucun répit. Au bout de dix kilomètres, alors que nous longeons de misérables campements dressés

dans les replis du terrain, un panneau indique que nous sommes au niveau de la mer ! Plus haut, apparaissent, au sud, des colonies de peuplement perchées sur le relief et, à l'ouest, la ligne des crêtes qui dominent Jérusalem. Après une dernière rampe, qui



▲ Jérusalem, le Saint Sépulcre (Israël).

ISRAËL, CISJORDANIE



▲ Route de Jéricho (Israël).

paraît interminable, et un barrage militaire, nous pénétrons dans le long tunnel percé sous le Mont des Oliviers.

Lorsque nous en sortons, le soleil, face à nous, est posé sur l'horizon et, à nos pieds, la Cité Sainte se dévoile, peinte en sanguine par les derniers rayons du jour. Seul, émerge de cette monochromie le dôme doré de la mosquée du Rocher. L'émotion me submerge et me vient sur les lèvres ce verset de psaume : *«Enfin, mes pas s'arrêtent, alléluia, devant tes portes, Jérusalem !»*.

Le matin, au réveil, je me pince pour m'assurer que je ne rêve pas, puis je jette un coup d'œil par la fenêtre pour me convaincre que nous sommes bien à Jérusalem.

Après un petit-déjeuner tardif et prolongé, nous franchissons, à la Porte Neuve, les remparts de Soliman le Magnifique qui enchâssent la vieille ville. Traversant le quartier chrétien par d'étroites rues escarpées ou des escaliers, nous longeons des bâtiments cosus qui abritent les couvents de nombreux ordres religieux ainsi que les patriarchats et autres légations des diverses confessions chrétiennes. C'est un véritable musée vivant où l'on croise des ecclésiastiques et des religieuses affublés de costumes et coiffures d'un autre monde et d'une autre époque.

On retrouve cette diversité, en ce jour de sabbat, sur la place Hurvah, au cœur du quartier israélite, où la tenue vestimentaire portée par un passant révèle à quelle communauté juive il appartient.

Le quartier arabe est un labyrinthe de venelles très étroites bordées d'échoppes où coexistent les commerces traditionnels fréquentés par la population de Jérusalem et ceux qui proposent aux touristes, rares de nos jours, de l'artisanat local - cuivre, cuir, tapis, céramiques, bijoux, tabletterie - et des souvenirs religieux éclectiques, mains de Fatima, croix, étoiles de David. Comme sur les cartes postales, des hommes, vêtus de la galabeya bédouine et coiffés du keffieh, tasse de thé dans une main et tuyau

du narghilé dans l'autre, regardent, avec flegme, les ânes chargés tels des baudets, les porteurs d'eau et les jeunes livreurs de cafés qui tentent de fendre la foule, à contre-courant. Quittant la vieille ville par la porte de Damas, nous sommes immobilisés dans la cohue de ceux qui, sortant, se heurtent à la vague de ceux qui entrent.

Après ce premier tour de reconnaissance, nous nous consacrons à la visite des Lieux Saints. Commençant par celui du peuple juif, nous nous rendons au Mur des Lamentations situé dans un périmètre très étroitement contrôlé. Je suis frappé par l'atmosphère recueillie et très nostalgique qui règne autour de ces vestiges monumentaux du Temple de

Jérusalem au pied desquels les fidèles en prière paraissent plus petits que nature.

Un second «check point» nous ouvre l'accès de l'Esplanade dite du Temple par les israélites et des Mosquées par les musulmans. C'est là que se dressent El Aqsa, mosquée culte de l'Islam et Qubbat el Sakhra, le Dôme du Rocher, avec sa photogénique coupole dorée, dont les murs extérieurs sont habillés de marbre et de carreaux de faïence d'un bleu éclatant. La tradition hébraïque situe à cet endroit le sacrifice d'Abraham et celle de l'Islam, l'ascension du Prophète sur son cheval Bouraq. Nous ressentons du dépit lorsque les gardiens de ces édifices s'opposent à ce que nous pénétrions à l'intérieur.

Notre pèlerinage chrétien commence au Jardin des Oliviers où Jésus se rend avec ses disciples après la dernière Cène. C'est là qu'il est arrêté et abandonné par ses amis.

Signe du ciel ? Nous y retrouvons, avec joie, Flavio, rencontré à Antioche, d'où il a pris un car pour Damas, avant de reprendre sa pédalée vers Jérusalem.

Traversant le torrent du Cédron, aujourd'hui enterré sous un boulevard, nous franchissons la porte des Lions pour accéder à l'endroit où se dressait la forteresse de l'Antonia, siège du gouvernement romain et lieu de la flagellation et de la condamnation du Christ. Empruntant la Via Dolorosa, chemin suivi par Jésus portant sa croix, nous arrivons à la Basilique du Saint Sépulcre, église construite et maintes fois reconstruite à l'emplacement où la tradition situe à la fois le Calvaire où meurt le Christ, le caveau de son ensevelissement et de sa résurrection. La particularité de cet édifice cultuel, étagé sur quatre niveaux, est d'être divisé en espaces privatifs, enchevêtrement de chapelles, attribués aux Orthodoxes, aux Arméniens, aux Catholiques, aux Coptes et aux Éthiopiens qui disposent d'une annexe dans la cour. On imagine aisément que la rémanence des querelles

*«Un musée vivant où l'on croise des ecclésiastiques et des religieuses d'un autre monde, d'un autre temps»*



▲ Des écoliers palestiniens.



▲ Beit Jala, le mur israélien (Cisjordanie).

byzantines et les troubles de voisinage (les mélodies coptes n'ont rien à voir avec les chorals de Bach ou la polyphonie russe !) ne font pas avancer la cause de l'œcuménisme.

Ce jour-là, nos vélos, qui se morfondent dans l'inaction depuis notre arrivée, reprennent du service pour nous transporter à Bethléem. Ayant traversé des banlieues pavillonnaires cossues, nous découvrons le rideau de fer et béton qui isole Israël de la Cisjordanie, ou l'inverse, on ne sait pas très bien. Devant ma roue se dresse une herse qui me montre les dents. J'aurais préféré voir celles de la jolie conscrète de Tsahal, qui me dévisage, sans me rendre mon sourire, à travers la vitre blindée de la guérite. Insinuant que nous entrons en zone d'insécurité, elle escamote les pointes acérées et nous franchissons, via une chicane dominée par un mirador, le mur en kit qui avance inexorablement tous les jours entre les deux communautés.

À Bethléem, qui vivait essentiellement du tourisme, la Basilique de la Nativité est déserte et les pèlerins qui se recueillent devant la grotte se comptent sur les doigts de la main. En ville, les restaurants et les hôtels sont fermés tandis que le chômage frappe les chauffeurs de taxis. Pour parvenir en haut de Beit Jala, nous franchissons sur trois bons kilomètres la côte la plus sévère depuis la France et, pour la première fois, nous jetons l'éponge, parcourant à pied, dépassés par des voitures qui montent en première, les cent derniers mètres de notre voyage.

Au sommet de la rampe, nous découvrons l'hôpital de la «Bethlehem Arab Society for Rehabilitation», qui a noué un partenariat avec une association française et se consacre principalement à la rééducation fonctionnelle des personnes handicapées.

Nous sommes pendant trois jours les hôtes de son directeur, Edmund, forte personnalité, homme de cœur et de convictions. Son

credo exprime une extrême exigence : les patients ne sont pas des cas médicaux mais des êtres humains qui ont droit à la plus haute considération et à une médecine d'excellente qualité quelles que soient leurs ressources. Il estime d'autre part qu'il n'a pas rempli sa mission si la rééducation fonctionnelle n'est pas suivie par une réinsertion sociale et professionnelle qui, elle, guérit l'esprit. D'où la création d'écoles et d'ateliers protégés. On devine que cet apostolat s'exerce dans un contexte

économique précaire lié à l'insolvabilité des familles et à la banqueroute du gouvernement palestinien qui ne verse plus de subventions.

7 septembre : point final de notre exceptionnelle aventure. Après un barrage où le factionnaire nous pose toutes les questions sécuritaires consignées sur sa «check list», le taxi nous dépose devant l'aéroport Ben Gourion de Tel Aviv. Là, nous sommes interrogés successivement par trois fonctionnaires des services israéliens qui nous demandent exactement les mêmes informations. Suivent l'examen aux rayons X et le passage des sacoches et vélos au détecteur d'explosifs. Ma «Bourriquette» en rougit d'indignation !

Air France nous fournit rapidement deux cartons mais n'a pas de ruban adhésif. Pendant que nous nous escrimons à fermer les emballages, passe Flavio, encore lui, excédé et escorté par un agent de la sécurité. Il n'a pas le temps de nous expliquer ce qui lui arrive.

Cinq heures après le décollage, nous atterrissons à Paris. Le voyage aller nous a pris 271 heures, seulement 54 fois plus ! À Roissy, je retrouve, avec une joie indicible, Marie-Noëlle, Grégoire, Perrine, Blandine au téléphone et Michel, qui m'a présenté Jean-René. C'est vraiment un Ami : il tient une bouteille de champagne dans une main et des verres dans l'autre !



▲ Bethléem, le mur israélien (Cisjordanie).



### En conclusion

Lors de ma dernière sortie, en vallée de Chevreuse, traversant des forêts que l'automne habillait de couleurs somptueuses, j'ai laissé, comme de coutume,

mon esprit battre la campagne. Effectuant un retour sur le passé proche, j'ai imaginé ces quelques lignes de conclusion :

«Faire» Besançon - Jérusalem en 47 jours n'a rien d'un exploit, même pour un sexagénaire non athlétique. Le seul secret réside dans la motivation et la volonté farouche d'aller jusqu'au bout. Les souffrances que j'ai pu endurer sont restées raisonnables et je n'ai jamais regretté d'avoir pris le départ. Je n'oublie pas de dire que le succès de cette équipée est celui d'un «gruppetto» tracté par deux, puis un lièvre, dont la détermination et la compétence ont fait merveille.

Dans l'autre colonne du bilan, deux regrets : d'abord celui d'avoir été trop vite, la date du retour étant impérative, d'être passé à côté de merveilles sans les voir, ou les voyant, sans prendre le temps de les photographier. Frustration, ensuite, née d'un manque de communication avec les personnes rencontrées, du fait du mode de transport, mais surtout du manque de langage commun dans des pays où seule une rare élite citadine s'exprime en allemand (Balkans, Turquie) ou en anglais (Proche-Orient).

Je souhaite à tous les cyclos de se lancer un jour dans un voyage au long-cours : on en revient avec un cœur tout neuf et l'envie... de repartir.

Versailles, novembre 2006

